

Nouvelle Revue juillet-août Léon Cladel¹ par Alexandre Zévaès.

Une œuvre posthume de Léon Cladel vient de paraître, un roman : I.N. R.I.²

Léon Cladel ces quatre syllabes, brèves, nettes, bien martelées, tranchantes, ne disent pas grand' chose aux jeunes générations actuelles, oublieuses et peu informées, qui ignorent en littérature ce qui a été écrit avant 1914, comme elles ignorent en politique le Seize Mai, le Boulangisme et l'Affaire Dreyfus. De son vivant même, Léon Cladel ne jouit point de la grande notoriété à laquelle atteignent d'autres qui la méritaient moins. Certes, il eût au plus haut point l'estime, l'hommage fidèle des lettrés, qu'ils s'appelassent Barbey d'Aureville, Théodore de Banville, Bourget ou Verhaëren. Mais soit que le fini de son style ait écarté de lui un public qui se contentait aisément d'une forme plus sommaire soit aussi que l'intransigeance de son caractère et de ses opinions démocratiques, son mépris hautain des coteries, des clans et des salons bien pensants, lui aient aliéné les officiels dispensateurs des distinctions honorifiques et des renommées, il ne connut jamais les gros tirages.

Depuis sa mort, la même injustice l'a poursuivi opiniâtrement. Ni M. Lanson ni M. Bédier ne le citent dans leurs classiques manuels d'histoire littéraire où ils réservent cependant un sort à tant de noms médiocres. A peine si, mieux avisés, M. René Lalou (Histoire de la Littérature française contemporaine), et M. Daniel Mornet (Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises contemporaines) consacrent à l'auteur du Bouscassié une très brève mention.

Souhaitons que la publication d'I N. R. I. ranime l'attention trop défaillante autour du fier et valeureux écrivain.

I

En 1889-1890, je rédigeais, avec Marcel Batilliat, avec Léon Thivrier et avec quelques camarades ouvriers de l'Allier, un petit journal socialiste, qui paraissait le samedi, à Comentry et qui, changeant de titre en raison des multiples poursuites judiciaires qui l'assaillaient, s'appelait tour à tour, Le Travailleur, Le Réveil social, Le Tocsin.

Un jour, désireux d'ajouter à nos articles de pure doctrine une partie littéraire, mais qui, en même temps que littéraire, témoignât toujours de nos aspirations sociales, j'avais reproduit dans notre feuille une nouvelle de Léon Cladel, extraite de son recueil *Les Va-nu-pieds* et intitulée *Revanche*. Cette nouvelle évoque les dernières

¹ Bibliographie sur Léon Cladel

Louis Veuillot *Le Paysan* (L'Univers, 5 novembre 1869) – Barbey d'Aureville, *Un Rural écarlate* (Figaro, 4mai/1870) Paul, Arène, *Chronique Les Va-nu-pieds* (LaTribune, 22 septembre 1876) Edouard Drumont, Léon Cladel et ses derniers livres (La Liberté, 9 octobre 1880) –Félicien Champsaur, *Les Contemporains*, Léon Cladel (livraison illustrée, avec dessin d'Alfred le Petit, 4 août 1881) Emile Verhaeren *Chronique des livres Urbains et Ruraux* (Le National Belge, 26 août 1884) SÉVERINE (Jacqueline), Léon Cladel (Gil Blas, 23 juillet 1892) La Plume, numéro du 1^{er} août 1892, avec articles consacrés à Léon Cladel par Léon Deschamps, Alexandre Boutique, André Veidaux, Léon Riotor, Dauphin-Meunier, Fernand Clerget, Henri Degron ; Robert Bernier, Léon Cladel, *Notes et souvenirs d'un ami* (brochure (Aux bureaux de la Revue socialiste, Paris 1893) Judith Cladel, *La Vie de Léon Cladel*, suivie de Léon Cladel en Belgique, par Edmond Picard (un vol. in-8", Paris, A. Lemerre, éditeur, 1905) Georges Normandy, Léon Cladel (un fascicule dans la série *Portraits d'hier*, Paris 1909) Camille Lemonnier, *Souvenirs littéraires* (Comœdia, 7 avril 1913).

² (2) I. N. R. I avec préface de Lucien Descaves (Librairie Valois)

heures de la Semaine sanglante, la bataille suprême du Père-Lachaise, où flotte encore, arboré sur une sorte de palanque, déchiqueté, troué de balles, le drapeau rouge de la cité expirante.

Quelques jours après la publication de *Revanche*, le camarade qui assurait l'administration du journal recevait et me communiquait une lettre, émanant de la Société des Gens de Lettres et nous informant que Léon Cladel était membre de la dite Société, que nous avions commis une faute grave en reproduisant l'un de ses écrits sans avoir préalablement souscrit un abonnement à la société, que, par suite, nous lui étions redevables d'une indemnité de quelques centaines de francs. La Société des Gens de Lettres ? Nous ignorions l'existence de cette grande dame. De quoi se mêlait-elle ? Que signifiaient ses prétentions ? La prose d'un écrivain socialiste n'appartenait-elle pas, de plein droit, à un journal socialiste ? Bref, nous ne répondîmes pas à la sommation. Mais la Société insista, nous menaça d'un procès si nous ne nous exécutions pas promptement. S'exécuter ? Mais comment ? Avec la meilleure volonté du monde, où trouver la somme exigée ?

Le journal ne vivait que par les sacrifices de ses collaborateurs et les gros sous des travailleurs de la métallurgie et de la mine du bassin Comentry-Montluçon. Et il lui fallait payer, non seulement l'imprimeur, mais encore les amendes. Comment pourrait-on faire ?

Un ami, qui connaissait Léon Cladel, me conseilla « C'est un brave homme, le meilleur des hommes allez le voir expliquez-lui le cas, il arrangera les choses ». Je suivis cet avis, et par un dimanche d'octobre 1890, je me rendis timidement chez l'auteur du *Bouscassié* et de la *Fête votive*, dans son petit ermitage situé rue Brongniart, sur le coteau de Sèvres, où il œuvrait inlassablement « dans la contemplation d'un idéal supérieur aux vaines conceptions d'écoles, dans la recherche perpétuelle du beau qui était à ses yeux la consécration artistique de l'évolution humaine vers la justice »³.

Il y avait là une foule d'écrivains et d'artistes, des vieux, des jeunes, des arrivés, des connus, des inconnus, des méconnus, à qui le Maître prodiguait les marques de sa bienveillance infinie et ses encouragements affectueux. Il y avait aussi Mme Léon Cladel, distinguée, aimable et accueillante à tous, Judith Cladel, toute jeunesse et toute grâce, et les autres enfants de l'écrivain. Cladel s'aperçut de mon embarras, en prit pitié, écouta mon histoire, me promit d'intervenir auprès de la Société des Gens de Lettres et, en manière de conclusion, me fit le grand honneur de m'inviter à revenir le voir.

Ainsi furent aplanies les difficultés financières du Réveil social avec la redoutable Société. Ainsi j'eus, à maintes reprises, la fierté de participer à ces réceptions de Sèvres, d'où étaient implacablement bannis le snobisme, la gomme et la morgue et où l'on unissait dans un même culte fervent la littérature et la démocratie- Un an plus tard, nous lançons une revue mensuelle *L'Art social*, qui était ouverte, disait son programme, « aussi largement que possible à tous ceux qui, las de toujours fourbir l'épée sans combattre, auraient le courage de mettre leur vaillance et leur talent au service de l'idée socialiste ». *L'Art Social* eut quelque deux ans d'existence son rédacteur en chef était le poète Gabriel de la Salle ses principaux collaborateurs P.-N. Roinard, Léon Frapié, Auguste Linert, André Veidaux, Eugène Thébault. Nous considérions Léon Cladel comme l'un des plus hauts représentants de l'art social ou

³ Clovis Hugues préface de Kerkadec.

socialiste et je fus chargé de solliciter sa collaboration à notre périodique. Il nous confia, pour notre second numéro (décembre 1891) et pour le cinquième (mars 1892) deux sonnets qu'il avait composés en 1857 et qui n'avaient pas vu le jour. Comme ils n'ont pas été réimprimés depuis et qu'au demeurant le tirage de *l'Art social* ne dépassait guère trois à quatre cents exemplaires, on peut les reproduire aujourd'hui ils ont la saveur de l'inédit. Le premier est intitulé

PRETRE

Il va très lentement, il tient son bréviaire
Grand ouvert on dirait qu'il ne respire pas.
Machinal, il formule une morne prière
La nef, la grande nef, est pleine de ses pas.

Puis, s'écoutant marcher, il regarde en arrière.
Effrayé d'une voix qui lui parle tout bas,
Il s'arrête et se met à genoux sur la pierre
« Seigneur, qu'ai-je entendu, qu'entends-je donc là-bas ? »

Là-bas, c'est le silence et le tumulte, prêtre,
Est en toi seul où tu distingueras peut-être,
Si tu t'y prêtes bien, ce que veut cette voix.

Elle crie, elle dit que tu ne saurais croire
Que l'homme auguste n'est qu'un être dérisoire,
Ni qu'il soit carnassier, l'Agneau blanc de la croix !

Voici le second

DANS LA TERRE

Ténèbres. La nuit pleure il s'élève des ombres
Du gouffre un bruit qui porte au cœur désespéré
Clapotement de mains fouillant des fanges sombres
En sanglotant un homme y parle «. Je vaincrai !

« J'ai sondé l'insondable enfin, enfin mes nombres
« Sont exacts, mon calcul cette fois bien tiré. »
Tout à coup retentit un choc de lourds décombres,
Et l'on n'entend plus rien en l'abîme foré.

Au ciel morne la lune apparaît en tunique
De lumière et projette un regard ironique
Au fond du puits où meurt ce cri prodigieux :

« O ciel, maudit sois-tu ! Je voyais le mystère
« Des profondeurs ; j'étais aux boyaux de la terre,
« Ma lampe s'est éteinte. Allumez-vous, mes yeux ! »

Telles furent, il y a quelque trente-neuf ans, mes relations que je ne me rappelle pas sans émotion, avec le noble ouvrier de lettres que fut Léon Cladel et dont l'humble désintéressement fut toujours si fraternel aux jeunes et si dévoué aux exploités.

Léon Cladel est né un vendredi et un treize le vendredi 13 mars 1835 à Montauban, la riante capitale du bas Quercy, qu'il nous dépeint dans *Le Bouscassié*, « assise à l'embouchure du Tescou, sur les bords du Tarn qui la coupe en deux, avec son pont hardiment maçonné, ses clochers joyeux emplis de carillons, ses maisons en brique cuite d'un beau rouge, exposées au levant, celles du faubourg toulousain baignant dans l'eau, son coquet hôtel municipal à pavillons ioniques, ses quais où règnent encore des vestiges des remparts que rasa Richelieu, son île étroite et charmante écrasée à demi sous le poids de grands peupliers toujours verts. »

Il est le fils de Pierre-Alpinien Cladel, bourrelier à Montauban, et de Jeanne-Rose Montastruc. Fils et petit-fils de compagnons du Devoir, Pierre-Alpinien avait, comme eux, effectué son Tour de France il avait fait, sac au dos, et le bâton à la main la route, longue pour le piéton, qui va de la Grande-Rue-Ville Nouvelle au faubourg Saint-Antoine. C'est lui que Léon Cladel a évoqué dans l'une de ses nouvelles les plus fameuses *Montauban-tu-ne-le-sauras pas*.

Des études secondaires au séminaire, puis au collège de Moissac des études de droit à la Faculté de Toulouse et avec cent écus donnés par la mère toutes les économies de la sainte femme voici en 1857 le départ du jeune Léon pour Paris. De son arrivée dans la capitale, il a avisé l'un de ses compatriotes qui y était étudiant depuis quelques années, et celui-ci tient à réserver au débarqué du Quercy un accueil digne de lui. Cladel est reçu par une kyrielle de joyeux lurons, à chapeaux pointus, à cravates tapageuses, à gilets tumultueux, à barbes et cheveux dignes de la première *d'Hernani*. Banni du Théâtre Français, le romantisme s'est réfugié au Quartier-Latin. On conduit l'arrivant à l'hôtel Laissus, place de l'Odéon il y dépose sa malle puis on lui fait visiter Paris. C'est une manière de tournée des Grands Ducs le Prado, les brasseries du Quartier, puis, à deux heures du matin les Halles, Baratte. Il y a là un tas de bohèmes et d'ivrognes achevant une nuit mouvementée. Soudain, un homme de trente-cinq ans, mais en paraissant cinquante, barbu, mais chauve, que l'on prie de chanter, se lève il est complètement ivre, mais au fur et à mesure que se déroulent les couplets de sa romance, il semble se dégriser et c'est d'une voix angoissée et poignante qu'il entonne :

Hier, en voyant une hirondelle
 Qui nous ramenait le printemps
 Je me suis rappelé la belle
 Qui m'aima quand elle eut le temps
 Et pendant toute la journée,
 Pensif, je suis resté devant
 Le vieil almanach de l'année
 Où nous nous sommes aimés tant !

C'est l'auteur de la chanson qui l'interprète lui-même. Cladel vient de faire la connaissance d'Henri Murger, le peintre des *Scènes de La Vie de Bohème*, le poète de Musette et de Mimi. Des Halles, on regagne le Quartier. Mais la bourse du Montalbanais s'est singulièrement allégée et il faut songer à organiser sa vie sur des bases solides.

Quoique plus soucieux de littérature que de procédure, Cladel entre chez un avoué, M. Gaulier, rue du Mont-Thabor, et son père, heureux de lui savoir une occupation

honorable, l'aide de quelque numéraire. L'élaboration des assignations et conclusions ne l'empêche point de participer à toutes les manifestations de la jeunesse avancée. Il va en délégation chez Béranger. Il assiste aux enterrements des démocrates fameux. Il s'exerce à la poésie et à la prose, rime des sonnets, publie dans *Le Pirate* une petite feuille éphémère son premier article consacré à Salvini à l'occasion des représentations que donne à Paris, en 1857, le célèbre acteur italien.

C'est vers cette même époque qu'il est présenté à Alfred de Musset. La scène se passe au café de la Régence que fréquentent alors, avec le poète de *Rolla* et des *Nuits*, Eugène de Mirecourt, l'auteur des *Biographies contemporaines*, Provost, de la Comédie-Française et Delgorgue, le tueur d'éléphants. Musset en était à sa troisième ou quatrième absinthe et était affalé sur sa chaise, hébété, stupide. Lors, intervenant, le gérant de l'établissement un ancien garçon boucher passé de la viande à la limonade fait observer au poète qu'il a déjà absorbé un nombre respectable de consommations et qu'une de plus pourrait être préjudiciable à sa santé. Et Musset, dans un sursaut indigné, de se soulever en s'appuyant à la muraille, d'insister auprès du garçon pour être servi immédiatement et sans réplique, et de renvoyer le gérant à son ancien métier « Vous, à l'étal ! » C'est d'ailleurs la fin du poète. Quelques semaines plus tard, croyant s'endormir, il s'éteindra dans une syncope.

C'est aussi dans ce même temps que Cladel se lie avec Gambetta, le Gambetta du *Procope*, qui allait devenir bientôt le Gambetta du procès Baudin. « Issu de pauvres et pauvre lui-même – a raconté plus tard Cladel il nous apparut tel que l'avocat prédestiné des plébéiens, ses congénères et le vengeur de leurs griefs. Je le vois encore avec sa crinière léonine, son oeil désorbité qui lui pendait sanglant sur la joue, et je l'entends encore rugir ses apostrophes enflammées contre le César de contrebande auquel il devait en quelque sorte succéder. Souvent, en applaudissant cet âpre méridional, qui nous gueulait les harangues volcaniques de l'aîné des Riquetti à l'Assemblée nationale et surtout celles de Danton à la Convention, avec un assaisonnement inouï de foutre, de bougre et de nom de Dieu, nous sentîmes passer en nos reins le grand frisson des fièvres civiques d'un autre âge et nous tous, jeunes gens, écoeurés par la platitude générale, nous nous dîmes que l'Hercule de la République et le tombeur de l'Empire avait enfin surgi⁴ » (1).

Sur les tables de café, Gambetta griffonne alors des vers comme ceux-ci

Si jamais j'étais un margrave,
J'aurais un antique castel,
Où logeraient Spuller le brave,
Castagnary, Floquet, Cladel,
Rrranc !!!

En 1861, Léon Cladel écrit son premier livre, *Les Martyrs ridicules* ces pages où l'on sent un écrivain qui est plein de promesses, mais qui se cherche encore. L'éditeur en est Paul Auguste Poulet-Malassis celui que, dans l'intimité, ses amis appellent Cocomal-perché et dont, par une manière de calembour, un poulet dépourvu d'équilibre figure, sur les couvertures des livres, les armes parlantes de la maison d'édition. Curieux d'art et de lettres, lettré lui-même, toujours en quête de talents neufs et audacieux, Poulet-Malassis a édité Baudelaire, à côté duquel il a pris place sur les bancs de la 6ème Chambre correctionnelle, présidée par le trop fameux Delesvaux :

⁴ Urbains et Ruraux (Ex-va-nu-pieds).

il a édité ou éditera Banville, Monselet, Charles Asselineau. Il accueille Léon Cladel débutant. Le manuscrit des *Martyrs ridicules* est composé, les épreuves traînent sur la table de l'éditeur, quand, un après-midi, un homme se présente, furtif et discret, aux bureaux d'une revue à laquelle collabore Cladel et que dirige Catulle Mendès *La Revue fantaisiste*. Tous les rédacteurs présents s'inclinent ils ont reconnu le nouveau venu, qui n'est autre que Charles Baudelaire. « M. Léon Cladel est-il là ? » demande-t-il. Celui-ci s'avance Baudelaire le prend à part et lui confie :

« J'ai parcouru chez Poulet-Malassis les épreuves de votre livre ; vous avez du talent. C'est pourquoi je viens vous voir. Mais vous avez beaucoup de corrections à introduire dans votre livre. Il faut chercher le mot propre, exact, compulsor les dictionnaires. Surtout éviter les synonymes. Vous ne deviendrez un écrivain qu'à cette condition. Voulez-vous revoir vos épreuves avec moi ? »

Cladel a raconté ce travail fait en communion avec Baudelaire et leurs promenades à travers les lexiques à la recherche du mot propre et de la phrase affinée à la poursuite de la perfection littéraire.

En novembre 1861, le livre paraît : le poète des *Fleurs du Mal* en a écrit la préface, où il s'exprime ainsi

« La pénétration psychique de M. Cladel est très grande, c'est là sa forte qualité son art, minutieux et brutal, turbulent et enfiévré, se restreindra plus tard, sans nul doute, dans une forme plus sévère et plus froide, qui mettra ses qualités morales en plus vive lumière, plus à nu. Quant au succès, question sur laquelle on ne peut rien présager, je dirai simplement que je le désire, parce qu'il serait possible que l'auteur en reçût une excitation nouvelle mais que ce succès, si facile d'ailleurs à confondre avec une vogue momentanée, ne diminuerait en rien tout le bien que le livre me fait conjecturer de l'âme et du talent qui l'ont produit de concert. »

En dépit de la préface de Baudelaire, le livre est peu remarqué. Il n'échappe pas cependant à la clairvoyance de Jules Janin, et, dans un article du *Journal des Débats*, le prince des critiques l'apprécie ainsi :

« Il a le pressentiment d'un certain art d'écrire, M. Léon Cladel. Au milieu de toutes ces violences d'un langage inénarrable (c'est son mot) se rencontrent parfois des paroles claires, élégantes, bienséantes. C'est le jour dans la nuit profonde, un jour splendide et montrant sans pitié toutes les laideurs d'alentour. »

En 1865, Léon Cladel publie son deuxième livre, *Pierre Patient*, dans *L'Europe de Francfort*. Fondée par Grégory Gonesco, *L'Europe de Francfort* était un journal politique et littéraire, mais plus particulièrement politique, qui se rédigeait à Paris, s'imprimait en Allemagne et, sitôt imprimé, revenait en France. Floquet, Gambetta, Ranc et Spuller en étaient les principaux collaborateurs : Cladel, sous la signature d'Omicron, y rédigeait les échos. *L'Europe* annonce la publication de *Pierre Patient* dans les termes suivants, qui sont de Gambetta lui-même :

« *L'Europe* commence aujourd'hui un roman inédit, *Pierre Patient*, dû à une plume ferme et vaillante que la lutte encourage et fortifie. L'œuvre que nous publions appartient à cette école qui, sans dédaigner la forme, ne lui sacrifie pas la solidité de la pensée.

Au lieu de chercher à plaire et à amuser à tout prix, même au détriment de la saine morale, l'auteur croit, au contraire, qu'il convient de donner la préférence et le premier rang aux sentiments politiques, moraux et philosophiques qui animent les personnages mis en scène. Cette école a nos sympathies parce qu'elle est la seule vraie et qu'elle s'inspire aux pures et puissantes sources de la Révolution française. »

Pierre Patient témoigne, par ses propos et ses gestes, de l'horreur profonde que lui inspirent les despotes et les tyrans. Les lignes suivantes qui terminent l'ouvrage en résument l'esprit :

« Les hommes ont leur destin qu'un grand acte s'accomplisse et stupéfie le monde inquiet d'être subitement délivré de certaines étreintes, que Pierre Patient exerce, aujourd'hui ou demain, ce qu'il appelle son devoir et son droit de justicier, je n'en serai nullement étonné je m'y attends.

Il est forgé, le glaive rédempteur, et, peut-être, ainsi que celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde, et comme en une gaine, dans le cœur infâme de César. »

Par une singulière coïncidence, ces lignes paraissent le jour-même de l'assassinat du président Lincoln. Le roman est dénoncé comme faisant l'apologie du meurtre politique « Cela s'écrit, cela s'imprime, cela est publié, cela est mis en circulation », clame, dans *Le Pays*. M. Grandguillot, qui dénonce avec indignation « ces audacieuses et impies déclarations. »

Il n'est pas possible de poursuivre Léon Cladel, puisque le journal paraît à l'étranger mais le ministre de l'Intérieur, M. La Valette, « considérant que l'auteur du feuilleton développe la théorie et fait l'apologie de l'assassinat politique, que cet article soulève la réprobation publique », interdit « l'entrée du territoire de l'Empire au journal *L'Europe de Francfort*⁵.

Après ces premières tribulations, Léon Cladel retourne au milieu des Causses, en Quercy. Il a lui-même raconté son retour :

« Epris, dès l'enfance, de mon beau pays natal qui finira, du moins je le souhaite du plus profond de mon cœur, de me guérir à jamais de Paris, cette goule si cruelle aux âmes naïves, et jaloux que j'ai toujours été d'y savourer en pleine nature, à l'ombre des grands chênes familiers, mes sévères et charmants consolateurs habituels, les soleils magiques de l'automne, j'allai passer, il y a de cela quelques années à peine, une bonne partie de cette prestigieuse saison au moulin de La Lande, en Quercy, chez mon père, alors en assez bonne santé, le pauvre rude homme que, voici bientôt un an, hélas ! j'ai perdu : « Salut, me dirent les miens en m'accueillant à bras ouverts sur le seuil du logis, salut ! petit, tu viens à point ». Et tandis que Zabeul, le bon vieux chien favori de la maison, éternuait de joie, léchait mes mains en agitant sa grande queue grise encore très fournie, et que Mounard, mon ami chat, me reconnaissant aussi, ronronnait, se frôlait à mes jambes et faisait le gros dos, Père et Mère, après m'avoir longtemps embrassé, braves gens ! à qui mieux mieux, me regardaient en extase, ivres de bonheur, tous les deux. Ah ! j'avais beau n'être plus au maillot, la large et forte barbe qui me couvrait le visage avait beau dire que ma trentaine était sonnée, qu'importe ! j'étais toujours pour eux le petit, rien que le petit, pas autre chose que le petit. »

Il séjourne dix-huit mois dans la maison paternelle et c'est là au pays natal qu'il découvre sa voie. En retrouvant la terre des ancêtres, les gorges sauvages, l'ondoiement des feuillages des vieux chênes, les fermes éparses, les gens et les bêtes reconnus le long des ravins, il s'écrie « Mes paysans Mon Quercy » ainsi, dit Paul Bourget que *l'Enée* de Virgile dut s'écrier « Mon Italie » quand la ligne basse de la côte se dessina sur l'horizon. Le disciple de Baudelaire se retrouve le fils des terriens,

⁵ Depuis, Pierre Patient a été réédité chez Henry Oriol (Paris 1883), précédé d'une éloquente préface de Jean Bernard.

le rustique se substitue au raffiné et il compose ces deux livres admirables *La Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive* et *Le Bouscassié*.

Il revient à Paris. Il présente ses manuscrits partout on les refuse. Enfin, un jour passant rue Neuve-des-Augustins, devant les bureaux du journal *L'Etendard*, dirigé par Auguste Vitu, il a l'idée d'offrir son roman : huit jours après, il reçoit la réponse *Le Bouscassié* est accepté. Sa publication a un gros succès. Quand elle est achevée, Vitu mande Cladel et, devant les rédacteurs assemblés, le félicite en ces termes : « Monsieur Léon Cladel, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait au journal en lui apportant votre roman. »

Après le feuilleton, le livre vient, édité par Alphonse Lemerre et continue le succès. L'auteur est désormais classé.

L'autre roman, *La Fête votive*, paraît d'abord dans *Le Constitutionnel* (1869) et alors qu'il est en cours de publication, il provoque, dans *L'Univers* du 5 novembre, un Premier-Paris de Louis Veuillot, le virulent pamphlétaire catholique. Tout en critiquant la conception que Cladel se fait du paysan, à laquelle il oppose le paysan du dimanche, le paysan pieux et bon chrétien, il rend hommage à la forme littéraire de l'œuvre : « On ne peut nier que cela est vu d'œil d'observateur et fait, comme disait La Bruyère, de main d'ouvrier. »

Trois fois l'éditeur se prépare à lancer le volume. Il en est empêché successivement par les événements politiques du commencement de 1870, par la guerre, par la Commune. « En avril 1871, écrit Léon Cladel à son éditeur, Paris, décapitalisé, saccagé, bombardé, fumait encore, et la Terreur versaillaise y sévissait alors telle qu'un fléau. »

Le volume paraît en 1872, et de même que Louis Veuillot en avait salué la publication en feuilleton, de même, dans *Le Figaro* du 4 mai 1872, le connétable des Lettres, Barbey d'Aurevilly, salue le livre, sous le titre *Un rural écarlate* et en ces termes :

« L'auteur est un peintre, un peintre à la plume, et à une plume trempée dans le vermillon, rivale acharnée du pinceau. Le livre éblouissant qu'il publie aujourd'hui n'est pas un livre fait avec les combinaisons propres à tout livre, mais un tableau pris du pied des choses, presque contondant de relief, presque poignardant de couleur. Les pusillanimes d'organisation, les vues ophtalmiques, les sens qui se croient délicats parce qu'ils sont faibles, se plaindront de la violence d'une œuvre qui, par la couleur et le style, rappelle Rubens et Rabelais mais moi, non. L'œil de M. Cladel fait grandiose l'objet en le regardant, et le républicain chez lui est tellement peintre qu'il rajeunit et splendifie, par la couleur, les vieilles rengaines républicaines, quand elles lui tombent sous le pinceau. Magie du talent Les choses qu'il devrait le plus avoir en horreur, les choses les plus répugnantes à un grand artiste, les misérables vulgarités du Siècle, par exemple, il les inonde d'un flot de couleurs qui les transfigure, comme la lumière d'or de Murillo ruisselant sur la teigne de son Pouilleux. »

En 1870 Léon Cladel était entré comme employé à l'Assistance publique. Il est à Paris pendant l'Année Terrible il subit le siège il s'enthousiasme pour la Commune et risque d'être fusillé. Puis il reprend la plume, et, en 1873, il publie *Les Va-nu-pieds*, ce recueil de récits poignants tracés dans une langue puissante et colorée. Alors que sévit encore la terreur versaillaise aggravée de l'Ordre moral, alors que les poteaux rouges de Satory fument encore du sang de Rossel, de Ferré et de tant d'autres

vaincus, alors que les sadiques de la répression et les hystériques de Conseils de guerre comme Gaveau réclament chaque jour de nouvelles têtes, alors que les Dumas fils se déshonorent en se faisant les pourvoyeurs des pelotons d'exécution, la publication des *Va-nu-pieds* constitue un acte d'audace et de courage à la tête des vainqueurs, Cladel ose jeter un livre à la dernière page duquel, comme un obus communaliste brusquement déterré, éclate le mot terrible et prometteur : *Revanche*. La presse réactionnaire fait rage contre les *Va-nu-pieds*. Cependant Cladel n'est pas poursuivi. Mais, trois ans plus tard, il n'échappera pas à des poursuites judiciaires à l'occasion d'une nouvelle publiée dans *l'Événement* le 1^{er} avril 1876 et intitulée *Maudite*.

Maudite est l'histoire d'une malheureuse, dont le mari, un communeux, est déporté et que la misère, la faim, les besoins de ses enfants, conduisent à la prostitution. La 9^{ème} Chambre correctionnelle, après réquisitoire du substitut Bloch et plaidoirie de Lachaud, condamne Léon Cladel à un mois d'emprisonnement et cinq cents francs d'amende. Il purge sa peine à Pélagie, où il a pour compagnon le socialiste Gabriel Deville et où il aura bientôt pour successeur le poète de la Chanson des Gueux. Bien entendu, il a perdu son emploi dans la bagarre.

Dès lors, il se consacre tout entier à la littérature, et jusqu'à sa mort c'est une succession ininterrompue d'œuvres et de chefs d'œuvre *Celui de la Croix-aux-Bœuf*, *Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs*, *Crête-rouge*, *Urbains et Ruraux*, *Kerkadec garde-barrière*, etc.

Celui de la Croix-aux-Bœufs lui vaut notamment deux lettres qu'il importe de mentionner. D'une minuscule écriture qu'on dirait gravée sur cristal à la pointe d'un diamant, Théodore de Banville écrit :

« *L'Homme de la Croix-aux-Bœufs* est un livre complètement beau. Vous avez réalisé votre rêve et réalisé absolument le problème littéraire que vous vous étiez posé mais aussi, dans ce milieu robuste de primitifs, vous avez atteint la grandeur épique. Très remué et ému par le drame, j'ai admiré cependant tout ce qu'il a fallu de science et d'érudition linguistique pour faire parler de tels paysans. »

En caractères droits et réguliers, que les majuscules seules pavoisent de quelque fantaisie, Paul Bourget écrit de son côté :

« Je l'ai bu goulûment, votre roman, et j'en ai encore le palais qui me cuit comme après un verre de forte eau-de-vie. Il y a là, pour mon goût, les plus rudes pages que vous ayez écrites entre autres, cette exécution capitale que je continue d'aimer par dessus tout et jamais peut-être vous n'avez aussi fièrement taillé votre langue. En curieux de syntaxe et de dictionnaire, je n'ai pas perdu un de vos effets, et c'est une suite de tours de force où vous n'êtes jamais vaincu. »

Léon Cladel travaille sans cesse. Il multiplie les livres. Il achève *Juive errante*, il prépare *Paris en travail* livre pour lequel, depuis dix ans, il réunit des matériaux et qui sera comme une histoire de sa vie à travers celle de la grande cité quand la maladie qui l'a déjà courbé, quand les crises d'asthme qui affaiblissent son corps miné ont raison de lui. Il s'éteint le 20 juillet 1892.

Le lendemain, la presse entière annonce la triste nouvelle. Nous avons sous les yeux et nous reproduisons, à titre d'exemple, l'articulet, d'une rédaction quelque peu étrange, que lui consacre *L'Éclair* :

« M. Léon Cladel, dont l'état de santé inspirait depuis plusieurs mois de vives inquiétudes, est décédé hier matin à Sèvres. Il était âgé de 57 ans. Né à Montauban, il vint étudier le Droit à Paris, fut clerc d'avoué mais il ne tarda pas à abandonner la procédure pour les Lettres et débuta, sous les auspices de Baudelaire, par un livre intitulé Les Martyrs ridicules. Ses ouvrages les plus remarquables sont Le Bouscassié, La Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive, Ompdrailles-le-Lutteur, Les Vanu-pieds, L'Homme de la Croix-aux-Boeufs, etc. Les obsèques de M. Léon Cladel auront lieu demain. On se réunira au Père-Lachaise. »

Les autres journaux ayant accumulé article sur article sans doute par repentance et ayant confirmé l'heure des obsèques, tout le monde vient. On entend par « tout le monde » à Paris, trois à quatre cents personnes. Au nom de la Société des Gens de Lettres, Zola trouve les accents les plus élevés pour adresser un dernier adieu au puissant artiste qu'il place très haut, aux côtés de Flaubert. Après Paul Ginisty et Henry de Braisne, nous entendons le touchant adieu d'un habitant du Quercy, dont le langage simple, appuyé d'accent méridional, nous évoque toutes ces créatures paysannes que Cladel a aimées jusqu'à les immortaliser.

L'Œuvre complète de Léon Cladel se compose des ouvrages suivants :

Les Martyrs ridicules, 1860 (avec préface de Baudelaire) Pierre Patient, 1860
L'Amour romantique, 1862 Le Bouscassié, 1869 La Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive, 1872 Les Vanu-pieds, 1873 Celui de la Croix-aux-Boeufs, 1878 Bonshommes, 1879 Ompdrailles-le-Tombeau des Lutteurs, 1879 N'a qu'un Œil, 1882 Le deuxième Mystère de l'Incarnation, 1883 (avec préface de Paul Bourget) Par-devant Notaire, 1880 (avec préface d'Hector France) Petits Cahiers de Léon Cladel, 1879 Crête rouge, 1880 (avec préface de Camille Delthil) Six morceaux de Littérature, 1880 Kerkadec garde-barrière, 1884 (avec préface de Clovis Hugues) Léon Cladel et sa kyrielle de chiens, 1885 Quelques sires, 1885 Héros et Pantins, 1885 (avec préface de Camille Lemonnier) Mi-diable, 1886 Gueux de marque, 1887 Tity Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté, 1886 Urbains et Ruraux, 1884 (avec préface de Maurice Talmeyr) Raca, 1888 Effigies d'inconnus, 1888 Seize morceaux de Littérature, 1889 L'Ancien, un acte en vers, 1889 Juive errante, publication posthume, 1897 enfin I. N. R.I., roman, qui vient de paraître (mai 1931).

Il laisse les manuscrits des ouvrages suivants La Scorpionne, adaptation d'Ompdrailles en cinq actes Images versicolores (Peintures et Sculptures, Ecritures) Xilder, roman, enfin un recueil de vers.

III

I. N. R. I c'est un roman sur la Commune.

Comme le remarque Lucien Descaves, peu nombreux sont encore les romanciers que l'insurrection parisienne a inspiré. Après Jules Vallès, dont *l'Insurgé*, terminé par Séverine, est une manière d'autobiographie romancée, nous comptons Sutter Laumann avec *l'Histoire d'un Trente sous* (1891), Descaves avec *La Colonne* (1901), Paul et Victor Margueritte avec *La Commune* (1904), Gustave Geffroy avec *Apprentie* (1904), Léon Deffoux avec *Un Communard* (1922). Cladel avait été sans doute le premier à puiser dans le soulèvement du prolétariat parisien les éléments d'un tableau de la capitale en ces journées violentes d'orage et voici cependant que son livre paraît le dernier, après ceux que nous venons d'évoquer, puisque I. N. R. I. dont les premières pages furent ébauchées à Montauban dès septembre 1872, fut interrompu plusieurs fois, achevé à Sèvres d'octobre 1886 à avril 1887 et voit le jour seulement en 1931, c'est-à-dire quarante-quatre ans après que l'auteur ait placé le point final et quarante et un ans après la mort de l'écrivain. Mais l'état d'esprit qui, sauf dans une minorité réduite au silence, sévissait en France au lendemain de la Semaine sanglante et s'y prolongea durant de longues années, dut inciter Cladel à laisser reposer sur le chantier le roman dont il avait conçu le plan.

Un couple de héros traverse le livre Urbaine Hélio, la fille de prolétaires, la faubourienne dont le père et la mère trouvèrent la mort sur les barricades de juin 1848 et qui, à sept ans, devint orpheline, l'ouvrière parisienne fanatique de liberté et de justice sociale, une manière de Louise Michel (hormis la chasteté), ardente et farouche et le capitaine Jacques Râtâs, un « pacant de Quercy », né au Brusca, près de Lauzerte, un simple et un preux, qui a d'abord guerroyé contre les Kabyles et les Bédouins, qui s'est ensuite battu comme un lion contre les Teutons à Wœrth et à Frœschviller, qui, en septembre 1870, est encore attaché aux formes anciennes de l'autoritarisme militaire et politique, mais dont l'esprit, enflammé par les exhortations d'Urbaine, s'entr'ouvre à des vues hardies et généreuses et qui quittera l'armée régulière pour prendre du service dans les rangs des fédérés parisiens. Un amour passionné, né des émotions populaires ressenties en commun, unira Urbaine Hélio et Jacques Râtâs ; ils succomberont ensemble lors de la suprême bataille de Mai, elle criant : Vengeance et lui : Fraternité

Mais autour de ces deux personnages centraux du livre, Cladel évoque, dépeint, fait revivre dans ses aspirations, dans ses tressaillements, dans ses soubresauts, le Paris des émeutes et des révolutions, le Paris des derniers mois de 1870 et des cinq premiers mois de 1871.

C'est, d'abord, au lendemain de Sedan, la République proclamée, mais avec un gouvernement provisoire trop faible et insuffisant, dans lequel il y a plus de Siéyès que de Dantons. Et huit semaines après, quand cette faiblesse et cette insuffisance, quand l'impéritie et l'incapacité de Trochu, sont devenues évidentes, c'est la journée du 31 octobre conduite par les blanquistes de tous les faubourgs de Paris en angoisse, de Montmartre impatient à Vaugirard exaspéré, des Ternes et des Batignolles qui grondent à Montrouge et à Bercy qui s'encolèrent, le populaire se groupe derrière le rappel des tambours, et, recevant sans relâche des renforts, l'émeute grandissante n'attend plus pour éclater que le commandement d'un chef,

un mot d'ordre, ou simplement un hasard. Elle est conjurée ce jour-là. Mais, le 18 mars 1871, quand Thiers voudra reprendre ses canons au peuple parisien, ce sera la Commune.

Léon Cladel nous en décrit quelques scènes tragiques : les généraux Clément Thomas et Lecomte, fusillés rue des Rosiers par la foule et par leurs propres soldats ; la bataille des rues, les barricades, la mort poignante de Delescluze sur un tas de pavés du boulevard Voltaire ; les incendies, les Tuileries, l'Hôtel de Ville, la Légion d'Honneur, se consumant en tourbillons de flammes et s'écroulant en décombres, ces incendies dont les uns sont voulus par les combattants de la Commune pour opposer une barrière de feu aux envahisseurs de Versailles, dont les autres sont allumés par les fusées incendiaires et les boulets rouges de Mac-Mahon.

Cladel trace du Paris flamboyant un panorama saisissant :

« Sublime horreur que l'embrasement de la Capitale éclipsant peut-être celui de la Rome antique, auquel assista, du haut de son palais, Néron chantant, en s'accompagnant de la lyre, un poème hellénique sur la combustion de Troie. Au delà du fleuve, la rive gauche, depuis la Salpêtrière jusqu'à la Cour des Comptes, était en feu, comme en de ça, la butte Montmartre, projetant vers les nues opaques et fuligineuses des pyramides de lumière, tandis qu'au centre le ministère des Finances, les Tuileries, le Palais-Royal, les abords de la Tour Saint-Jacques et l'Hôtel de Ville achevaient de se consumer. De ces brasiers ardents surgissaient, à chaque instant, d'épaisses spirales de fumée, des nuées de cendre et des tourbillons de flammèches qui, comme des étoiles filantes, sillonnaient les airs où, dans une prodigieuse auréole sublunaire, se découpaient des clochetons, des aiguilles, des beffrois, des colonnades, une tour, de noires architectures. Au loin, sur la rive droite, le Grenier d'Abondance illuminait jusqu'aux fortifications la Seine qui, depuis la Saint-Barthélemy, n'avait jamais roulé des eaux plus éblouissantes et si rouges et, d'un toit à l'autre, des flammes inextinguibles se mêlant, formaient au-dessus du Boulevard Voltaire un dôme mouvant d'or, d'argent et de pourpre enfin, sur le sol où, jadis, se coudaient les massives murailles de l'infâme prison fondée par Charles V et que le peuple de 89 rasa, la colonne de juillet, dont l'airain avait été percé à jour par la mitraille et dont la vêtue de drapeaux écarlates et de couronnes artificielles et naturelles s'était allumée, flambait telle qu'une colossale torche de pin. »

Les tableaux de ce genre se déroulent à chaque page du livre. A l'heure où le monde entier s'agite dans l'enfantement d'un nouvel ordre social, I. N. R. I. apparaît comme l'un des formulaires des aspirations universelles. Improvisé au lendemain des événements qu'il retrace, et longuement repris ensuite, s'il ne semble, aujourd'hui, que confirmer le vœu des peuples, publié à sa date d'achèvement, ce rouge et brûlant poème eût semblé étrangement prophétique.

Il faut savoir gré à Judith Cladel d'avoir tiré de l'oubli un tel livre.

Si nous tentions de caractériser d'un mot le fond et la forme de l'œuvre de Cladel, nous dirions qu'il a été par excellence le peintre des paysans du Quercy qu'il a été un romancier éminemment social qu'enfin il a été un impeccable styliste.

Le paysan français a sa littérature, ses écrivains, ses artistes. Au XVII^e siècle, en plein XVII^e siècle, un vigoureux moraliste, qui est aussi l'un des plus profonds analystes de tous les temps, trace du paysan de son époque un portrait en dix lignes, qui, par la précision et la fermeté du contour, la sobriété du style et l'émotion poignante qui s'en dégage, est l'un des plus beaux morceaux de la littérature et demeurera aussi longtemps qu'il y aura une langue française, aussi longtemps que le paysan lui-même. « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne. », écrit La Bruyère.

Et les admirateurs du Roi Soleil, comme M. Louis Bertrand et les détracteurs de la Révolution française, comme M. Pierre Gaxotte, de contester l'exactitude du tableau de La Bruyère : il est faux que les paysans en soient réduits à se nourrir d'herbes ! M. Louis Bertrand s'élève contre « les déclamations plus ou moins sincères sur l'indigence affreuse du paysan que tous les manuels d'histoire se repassent dévotement, sans les contrôler, sans remonter aux textes.⁶ » Et M. Gaxotte « Cette page n'est qu'un morceau de littérature figolé par un moraliste amer qui prenait la charmante villa de Chevreuse pour un désert sauvage.⁷ »

Mais quoi qu'en disent nos auteurs royalistes, le portrait de La Bruyère est confirmé par toutes les chroniques et tous les récits contemporains :

« La misère et la disette se rendent si universelles, qu'on assure que dans les lieux circonvoisins la moitié des paysans est réduite à paître l'herbe, et qu'il y a peu de chemins qui ne soient bordés de corps morts. Il n'y a rien de plus véritable que dans le Blaisois, la Sologne, le Vendômois, le Perche, le pays Chartrain, le Maine, la Touraine, le Berry, partie de la Champagne et autres lieux où le blé et l'argent manquent, il y a plus de trente mille pauvres dans la dernière extrémité, et dont la plus grande part meurent de faim.

En soixante-trois familles de la paroisse de Chambon, on n'a pas trouvé un morceau de pain il y avoit seulement dans une un peu de paste de son que l'on mit cuire sous la cendre et dans une autre, des morceaux de chair d'un cheval mort depuis trois semaines dont la senteur estoit espouvantable.

Les pauvres sont sans lit, sans habits, sans linge, sans meubles, enfin dénués de tout ils sont noirs comme des Mores, la plupart tout défigurés comme des squelettes, et les enfants sont enflés. Plusieurs femmes et enfants ont esté trouvés morts sur les chemins et dans les blés, la bouche pleine d'herbes.

M. de Saint-Denis, qui est seigneur d'une des grandes paroisses du Blaisois, assure que plus de huit vingt de sa paroisse sont morts manque de nourriture, et qu'il en

⁶ Louis Bertrand, Louis XIV, p. 348.

⁷ Pierre Gaxotte, La Révolution française, p. 33.

reste cinq à six cents dans le même danger. Ils sont, dit-il, réduits à pasturer l'herbe et les racines de nos prés, tout ainsi que les bestes, ils dévorent les charognes.

M. le prier, curé de Saint-Soleine-de-Blois, écrit que l'on a trouvé à Chiveny, dans un lit, le mari, la femme et quelques enfants morts de faim. La plupart de ces pauvres gens n'ayant pas la force de se lever, ne se nourrissent plus que d'orties bouillies dans de l'eau, puisqu'ils ont mangé toutes les racines et qu'il n'en reste plus de mangeables. MM. les curés de Villebaron, de Chailly et de Marolles attestent qu'ils ont deux ou trois cents familles qui non seulement sont contraintes à manger de l'herbe, mais d'autres choses qui font horreur.

M. Bouillon, vicaire de Saint-Sauveur à Blois, atteste qu'il a vu des enfants manger des ordures mais, ce qui est le plus étrange, qu'il en a vu deux dans le cimetière sucer les os des trépassés, comme on les tirait d'une fosse pour y enterrer un corps. M. le curé écrit aussi qu'il a ouï dire la mesme chose à plusieurs de ses chapelains, témoins de ce spectacle inouï⁸».

Le XVIIIème siècle, élégant, philosophique, érudit, ne connaissant la nature qu'à travers les livres, considère le paysan d'après la tradition classique et les pompeuses fictions de Virgile (*Fortunatas nimium*) trahi par l'abbé Delille, ou encore d'après les rêveries sentimentales de Jean-Jacques. La peinture et la musique, Watteau et Grétry, aident la littérature à dissimuler sous des fleurs, il est vrai les formes véritables des travailleurs des champs.

Durant le brutal interrègne intellectuel que constitue l'Empire, le paysan, toujours faussé, toujours déguisé, sert de thème aux plus ineptes rhapsodies le marquis d'Arlincourt, Chénédollé, Fontanes et la dame de Genlis rivalisent de pastourelles accortes et naïves, de bergers mièvres et galants, de houlettes à pompon, de plaisirs villageois innocents et de danses puériles et honnêtes sous la coudraie. Toute cette paysannerie à rubans et à colifichets, toute cette rusticité édulcorée et parfumée, charment cette période de sang répandu à foison, de fumées militaires et de charniers guerriers.

Au grand réveil de 1830, l'heure du paysan ne sonne pas encore. Le romantisme égaré dans les burgs et les cathédrales gothiques du moyen âge ressuscité néglige le rural, et s'il contemple la nature, il aperçoit le paysage, non le paysan. Une femme semble découvrir et met en scène, dans des romans à succès, le travailleur du champ, jusqu'alors demeuré caché. Mais dans une forme littéraire très supérieure, avec un style et une puissance de coloris qui la placent au premier rang des prosateurs du XIXe siècle, George Sand ne fait que rééditer les poétiques fictions du XVIIIe et les fades sentimentalités de la période impériale. Les paysans berrichons de George Sand sont ornés d'adorables grâces intellectuelles et morales, sont aimables, ne mangent et ne boivent qu'avec délicatesse, ne s'enivrent point : ils rêvent, ils pensent, ils aiment. Au total, du Berquin assaisonné de rousseauisme.

Voilà où en est notre littérature en ce qui touche le terrien quand, en 1845, surgit un chef-d'œuvre qui a pour titre *Les Paysans* et pour auteur Balzac. Il nous présente des paysans authentiques, un district entier de paysans qui envahissent graduellement une grande propriété, les Aigues, s'en emparent, la divisent en parcelles. Episode de

⁸ Bibliothèque de l'Arsenal, Recueil de pièces, n° 1675 bis. Voir aussi Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV, publiée par Depping, I, 654-658.

la lutte des ruraux, sous la Restauration, contre la puissante propriété foncière. Avec Balzac, le travailleur de la terre, dans sa brutalité instinctive, dans son âpreté farouche, dans son amour passionné de la glèbe qu'il cultive et qui le nourrit, est enfin trouvé. Ou plutôt retrouvé. Léon Cladel continue-en le présentant à son époque et à son heure- le paysan de La Bruyère et de Balzac.

Il est dans la seconde partie du XIXe siècle l'un des écrivains qui connaissent le mieux, peut-être l'écrivain qui connaît le mieux la chose paysanne, la vie agricole, le détail rustique. Descendant d'une longue lignée de paysans, il respire à pleines narines les senteurs des champs qui l'ont vu naître et grandir. Comme Millet, il sait lire la nature à livre ouvert il en sent et il en rend toute l'intime poésie. Les murmures de la brise à travers les branches de la forêt, les grondements de l'orage à travers les causses ; le bruit des torrents à travers les gorges de la montagne, lui sont familiers. Mais il ne s'en tient pas à ces évocations poétiques. Un champ ensemencé l'émeut autant qu'une clairière ; un escadron de canards de la ferme qui barbotent salement dans la mare boueuse, autant qu'une envolée furtive de rossignols et plus encore que la pénétrante odeur qui s'exhale, après la pluie, des feuillages humides et des gazons mouillés, il aime, sur le midi, en plein labour, les vapeurs chaudes planant sur les mottes luisantes que coupe le coutre et que renverse le soc.

C'est donc bien le paysan français, avec ses caractères généraux, avec ses traits essentiels, que décrit Cladel. Mais c'est surtout le paysan d'une province particulière, c'est surtout le paysan du Quercy. Parmi les régions de France où la configuration de la terre et les traditions anciennes exercent une forte et persistante influence, le Quercy vient en première ligne – le Quercy, pays des chênes (comme son nom l'indique), où l'homme et l'arbre poussent sur un sol rocailleux et dur qui n'aime point la caresse de la charrue et accorde au cultivateur ce qu'il demande, plus en ennemi vaincu qu'en bienfaiteur généreux où la vie n'est qu'une lutte continuelle contre des difficultés et des obstacles sans cesse renaissants et où le pain de chaque jour, toujours dur, est le prix de luttes pénibles pays d'hommes laborieux et robustes (fortes Cadurci, disaient les Romains), de bûcherons et de laboureurs, dont la terre est parfois aussi rude que le tronc des chênes et finit par rendre l'âme aussi calleuse que les mains, aussi rugueuse que l'écorce des arbres. Ah nous sommes loin des bergeries de Watteau et de George Sand

Ces hommes frustes, acharnés au labeur, Léon Cladel les connaît il les estime, il les aime. Mais il est trop peintre, il est trop sincère, il a trop le souci de l'exactitude et de la vérité, pour dissimuler les antiques défauts de leurs caractères, leur égoïsme, leurs défiances, leurs terreurs devant les forces de la nature ou celles de l'homme, leurs jalousies, leurs divisions de clocher, leurs haines parfois féroces. Les voici pris sur le vif :

« Hélas condamnés à la glèbe et tenus soigneusement engloutis, par tous les tyrans qui se succédèrent depuis bientôt trois quarts de siècle sur le trône de France, au fond de l'abîme de misère d'où la Révolution tira, pour un moment, leurs devanciers, ils ne connaissent rien, ne savent rien, ne peuvent ni ne veulent savoir rien.

N'ayant de ceux de leur espèce que la nature et perpétuant la sauvagerie des temps rudimentaires, ils vont comme la brute, les yeux fixés vers le sol. Toujours, partout, quelle que soit la conjoncture, la même, toujours la même préoccupation les travaille amasser, conserver et puis voilà ! ... Crève l'aïeul, crève le nourrisson, crèvent l'époux

et la mère, le médecin coûte trop : on doit se passer de lui mais que les moutons ou les porcs soient décimés par une épizootie : « Apothicaire, il nous faut sur l'heure de la rhubarbe et du séné. » Que tous pâtissent à la maison, anciens et nouveaux, pourvu que la jument soit sauvée ; que tous râlent et trépassent, pourvu que la vache en réchappe et l'ouaille aussi. Les âpres grigous ! Ils se détestent eux-mêmes pour mieux aimer le gain ; il ne leur en cuirait pas davantage ni même autant de s'ouvrir les veines qu'il ne leur en cuit d'ouvrir leur bourse. Ou la ruine ou la mort ! Ils choisiraient impétueusement, innocemment, celle-ci. Le meilleur d'entre eux serait capable de vendre son sang, il ne donnerait pas même un chateau de pain. Du premier au dernier, tous de père en fils, ils ne respirent et ne veulent respirer que pour s'arrondir ; ils ne vivent et ne veulent vivre que pour thésauriser ; ils ne sont et ne veulent être que pour mourir affamés à côté du trésor intact ; et lorsque enfin ils s'éteignent usés à force de macérations sordides, en leurs prunelles moribondes naît et lui on ne sait quel espoir de retrouver dans un autre monde des vignes, des prairies, des terres préférables à celles qu'ils abandonnent en celui-ci, n'ayant, hélas ! aucun moyen de les emporter avec soi dans la bière. On peut explorer leurs consciences, comme on peut y regarder. On peut en examiner à la loupe les plus sombres arcanes, je défie qu'on y distingue d'autre occupant que Son Altesse Impériale et Royale, la sacro-sainte régente l'Avarice qui y siège cauteleusement. Tels quels, les voilà tous. »

Mais chez ces terriens abrupts comme leurs coteaux –Cladel entrevoit déjà les premières aspirations, encore bien confuses, à un mieux-être matériel et moral, le sentiment de la personnalité humaine qui commence à poindre au fond des campagnes. Le premier pas a été effectué à coups de fouet et d'aiguillon, il a été lourd, les autres pas seront plus faciles. Dans les terres détrempées, les attelages des bœufs pesants s'ébranlent avec peine une fois en route, ils marchent jusqu'au coucher du soleil.

De cette transformation commençante de la mentalité paysanne, Cladel indique les plus récentes causes nous citons :

« Arrachés, les uns, arrachés à grand-peine de leurs chaumières natales, qu'ils n'avaient pas su quitter volontairement, pour aller défendre les frontières envahies ; sortis, les autres, sortis spontanément de leurs ateliers au premier appel de la patrie en danger ; les ouvriers et les paysans de la France entière, ceux-ci dévots à l'Empire, ceux-là plus dévots encore à la République, se trouvèrent tout à coup confondus dans les mêmes rangs et combattirent sous le même drapeau. Pleins d'espérance aujourd'hui, désespérés demain, tout leur était commun ; ils partageaient le même pain, ils dormaient au même bivac et tombaient atteints souvent du même coup de feu. Cette égalité devant la vie et devant la mort, cette fraternité misérable et tragique, leur apprirent à se regarder à fond réciproquement. Un peu fermés l'un à l'autre au premier abord, ils se pénétrèrent bientôt avec une cordialité mutuelle. Ils s'avouèrent que, de tous les maîtres, le pire est advenu. C'est dans l'horreur de ces journées affreuses, où le sang de deux nations faites pour s'aimer ruisselait à torrents, c'est à la flamme des incendies qui dévoraient les villes et les villages de la «belle France », que ces plébéiens, subitement instruits, sentirent fermenter en eux la même haine des tyrans et jurèrent le même amour à la liberté. »

Depuis, cette transformation de la paysannerie française s'est poursuivie sans arrêt. L'instruction primaire partout répandue, le journal expédié jusque dans les hameaux les plus reculés, le service militaire qui a déraciné les paysans, les machines et la motoculture qui ont bouleversé les conditions matérielles de la production agricole, la concurrence mondiale des produits qui a sa répercussion sur le marché français, les opérations de banque qui de la ville ont gagné le bourg et le village, la civilisation capitaliste qui à l'économie familiale de jadis substitue l'économie nationale, puis l'économie universelle tout cela a peu à peu arraché le cultivateur français à son individualisme étroit et aveugle. Sur son humble lopin pèsent, non plus seulement les forces naturelles, mais les forces économiques et les forces humaines. Comme l'a dit Jaurès en 1898 dans une magnifique période oratoire :

«Le paysan, pour la première fois, pressent l'étrange solidarité du monde humain, et lui, que l'ignorance, la jalousie, l'égoïsme, isolaient sur sa motte de terre, derrière la pierre de bornage, dont l'ombre courte lui cachait le reste du monde, il sent, pour la première fois, sa vie liée à la vie des autres hommes. Ce ne sont plus des courants atmosphériques, ce sont des courants économiques venus des profondeurs, ce sont des courants humains qui passent sur son champ, abaissant et relevant les épis c'est un souffle d'humanité, désordonné encore et brutal, qui emplit l'espace, et le paysan étonné écoute et médite c'est par la longue souffrance des crises qu'il est entré en vivante communion avec la race humaine. Non toutes ses souffrances n'ont pas été perdues.»

Et depuis, la guerre de 1914-1918 a précipité et achevé cette transformation de l'économie rurale et de la mentalité paysanne. Dans les tranchées, celui des faubourgs et celui des champs ont fraternisé. De bonapartiste qu'il était jadis, de républicain et de radical qu'il était depuis 1885-90, le paysan tend à devenir socialiste, dans certaines régions même communistes. La même rumeur de révolution monte aujourd'hui des ateliers et des sillons. Mais ce paysan-là n'existait pas encore au temps du *Bouscassié* et de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*. Et c'est le paysan vivant, œuvrant, peinant, de 1860 à 1885 qu'a dessiné le crayon à la fois vigoureux et aigu de Léon Cladel.

Les vertes roches escarpées
 Debout dans le calme zénith,
 Avec des balafres d'épées,
 A leurs entrailles de granit
 Le sanglot des sources prochaines,
 La ronde verte des grands chênes
 Dans la lumière et dans le vent
 Les nids chanteurs, les branches ivres
 Tout ton pays est dans tes livres,
 Comme dans un miroir vivant.

Mais si belles que soient les roses
 Au bord du sillon parfumé,
 Quand elles se dressent, écloses
 Dans le premier baiser de mai,
 Si douce que te soit la terre,
 Tu n'as jamais, ô chantre austère
 De la misère et des haillons,
 Déserté dans ton œuvre immense,
 La bataille qui recommence
 Loin des fleurs et des papillons !

Quand les fléaux battaient dans l'aire
 Les épis couronnés d'or fin,
 Ta pitié songeait, tutélaire,
 Aux parias blêmes de faim
 Quand les oiseaux, blottis ensemble
 Au creux du vieux saule qui tremble,
 Raillaient le soleil froid et brumeux,
 Tu pensais aux petits des hommes
 Qui, dans la tourmente où nous sommes,
 N'ont pas toujours un nid comme eux.

Tu préférerais, sous la risée
 Du crime heureux et tout puissant,
 Les myrtes baignés de rosée
 Aux lauriers abreuvés de sang.
 Pour mériter ton fier suffrage.
 Après avoir subi l'orage
 Et douloureusement vécu,
 Il suffisait qu'on pût dire :
 « Je n'ai pour tout bien que ma lyre,
 J'ai lutté, mais je suis vaincu. »

Ainsi chante Clovis Hugues dans une ode à Léon Cladel, qu'il récite le 4 août 1894 à Montauban, lors de l'inauguration du monument élevé à la gloire du romancier par ses compatriotes. Et le lyrique met ainsi admirablement en relief le second caractère de l'œuvre de Léon Cladel son caractère profondément social et socialiste.

Certes, tout écrivain est social, en ce sens qu'il est le produit d'un milieu économique et social déterminé, que ce milieu agit sur l'élaboration de son œuvre, que le génie n'est le plus souvent que la floraison du sol social, que les conceptions intellectuelles et morales se modifient au fur et à mesure que se modifient elles-mêmes les conditions économiques qui dominent l'homme et commandent sa manière de vivre. Mais selon qu'il a l'esprit plus clair et plus hardi, le cerveau plus vaste et plus puissant, l'écrivain peut à son tour réagir sur le milieu, s'en évader, avoir la perception d'un ordre social nouveau, la vision de nouveaux horizons. Ce dernier cas est celui de Léon Cladel.

Il est ainsi révolutionnaire. Révolutionnaire, non seulement pour le passé, parce qu'il applaudit à l'œuvre salutaire de 1792-93, parce qu'il glorifie la Convention, parce que, l'un des rares parmi les écrivains contemporains, il n'hésite pas à rendre hommage à celui que les haines réactionnaires poursuivent encore aujourd'hui et qui fut le conducteur le plus logique, le plus résolu, de la Révolution du Tiers-Etat Robespierre.

Mais révolutionnaire pour l'avenir, parce qu'il pressent, qu'il annonce et préconise la société nouvelle qui doit apporter aux travailleurs le produit intégral de leur travail, aux déshérités leur part de bien-être, aux opprimés leur libération.

Révolutionnaire et républicain, « il aime la Marianne écrivait Verhaeren comme le rustre aime sa terre, son clos, sa vigne. »

Mais la Marianne n'est point pour lui une fille qui se met du blanc et du carmin et qui se prostitue aux mercantis de la finance et de la haute industrie; c'est la femme robuste dont parle l'auteur des Iambes :

...Une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds.

...Celle qui sous l'Empire était si belle.

Sous l'Empire, nous l'avons indiqué plus haut, Cladel a connu Gambetta. Ils ont collaboré aux mêmes feuilles de l'opposition démocratique. Ils se tutoyaient. Mais quand, au lendemain du Seize mai, Gambetta oublie le programme de Belleville et préconise une politique opportuniste qui signifie l'abandon des vieilles revendications populaires, l'auteur des *Va-nu-pieds* rompt résolument avec l'ancien

camarade devenu dictateur, avec l'ancien irréconciliable devenu le chef des satisfaits et des nantis et, dans une page terrible *d'Urbains et Ruraux*, il exhale toute sa déception, toute son amertume, toute sa douleur irritée.

« Nous gardions l'assurance que le mandat de 69 serait, sinon bientôt accompli, du moins toujours respecté par l'Irréconciliable qui avait juré solennellement obéissance et fidélité à la Nation. Obstinés dans notre confiance en lui, nous répondions de sa probité, de sa vertu, de son honneur à ceux qui déjà en doutaient, et, jusqu'à la chute de Mac-Mahon, nous avons, malgré ses défaillances, malgré les hésitations et les contradictions de ses discours et de sa conduite, tenu tête aux censeurs perspicaces qui voyaient poindre en lui le néo-dictateur. Après le 16 mai, force nous fut de nous rendre aux remontrances de nos coreligionnaires, et, le cœur serré, nous combattîmes le glorificateur de Baudin qui s'était fait le commensal, l'appui des Galliffet et des Miribel, car nous n'apercevions plus en cet intransigeant métamorphosé en opportuniste qu'un monarque sans couronne et ne briguant la suprême magistrature que pour l'exercer au détriment de cette multitude qui l'eût toujours suivi comme un seul homme, s'il n'avait pas craché sur ce qu'il avait adoré d'abord. Décidément ce Crête-Rouge, ce coq se transformait en gerfaut, et celui-ci n'est guère moins funeste aux menus oiseaux que le vautour ou l'aigle. Après l'amnistie, qu'il n'avait pu différer plus longtemps sous peine de perdre le reste de sa popularité déjà si compromise, il ôta brusquement son masque et montra son for à nu. Nous ne reconnûmes plus le porte-drapeau de la Révolution, mais sous le nouvel étendard qu'il avait adopté, nous découvrîmes un troupeau d'ambitieux qui l'avaient pris pour chef, afin d'en user à leur profit, et de sceptiques qui tâchaient d'obtenir par leur servilité l'absolution de leurs dédains antérieurs à son égard. »

Enfin, parce que Cladel est foncièrement républicain, socialiste et révolutionnaire, l'amour du peuple, l'amour des déshérités et des prolétaires, apparaît dans toute son œuvre. A propos des *Va-nu-pieds* et *d'Urbains et Ruraux*, Verhaeren peut écrire que ce sont-là, avec les *Réfractaires* de Vallès, les livres les plus sincères qui aient été consacrés aux humbles. Il y a même, dirons-nous, plus de sincérité chez Cladel que chez Jacques Vingtras en qui existait indéniablement un côté un peu théâtral. Chez Cladel, rien ne fait penser à la Bohême de fantaisie, aux irréguliers de convention, aux auteurs de nouvelles à la main, aux mille sérénades que l'on exécute sur la guitare éternelle de la misère du peuple. Ici, « c'est de la vraie pitié, de la vraie pauvreté, de la vraie infortune, de la vraie déveine ce sont de vraies colères et de vraies souffrances qui sortent de ce volume ».

VI

Et puis, ce romancier de la vie agraire, ce peintre du Quercy et des *Va-nu-pieds*, est un styliste un styliste fervent et passionné, soucieux jusqu'au tourment, du mot précis, de l'épithète exacte, de la syntaxe la plus rigoureuse.

On a vu comment Baudelaire s'intéressa au premier livre de Cladel et guida dans la carrière littéraire ses pas encore hésitants. « S'il est vrai que je sache aujourd'hui me servir de mon outil, l'honneur en est tout entier, je l'atteste, à ce sévère mentor qui m'apprit avec patience à tailler mes plumes et m'expliqua la manière de manger des

lexiques. » Ainsi Cladel manifeste sa reconnaissance et rien n'est curieux comme d'assister à l'une des séances de correction et de reproches auxquelles le maître convia le débutant.

C'est dans la nouvelle intitulée *Dux* et publiée dans le recueil *Queux de marque* que se trouve le récit :

« Dès la première ligne, que dis-je ? à la première lettre, il fallut en découdre. Était-il bien exact, ce mot ? Rendait-il rigoureusement la nuance voulue ? Attention ne pas confondre agréable avec aimable, accort avec charmant, avenant avec gentil, séduisant avec provocant, gracieux avec amène. Holà ! ces divers termes ne sont pas synonymes ils ont chacun d'eux une acception toute particulière ils disent plus ou moins dans le même ordre d'idées, et non pas identiquement la même chose. Il ne faut jamais, au grand jamais, user de l'un à la place de l'autre. En pratiquant ainsi, l'on en arriverait infailliblement au pur charabia. Le sévère correcteur soulignait au crayon rouge, au crayon bleu, les phrases qui, selon lui, manquaient de force ou d'exactitude et ne s'adaptaient pas à l'idée ainsi que les gants à la peau. Cherchons ! Si le substantif ou l'adjectif n'existent point, on les inventera mais ils sont là comme des pépites dans la gangue. Et les dictionnaires de notre idiome empoignés étaient aussitôt compulsés, feuilletés, sondés avec rage, avec amour. On faisait souvent bonne chasse, mais quelquefois aussi on revenait bredouilles. Alors, intervenaient les lexiques étrangers. On interrogeait le français-latin, et puis le latin-français. Un pourchas sans merci ! Néant dans les anciens aux modernes Et le tendre étymologiste à qui la plupart des langues vivantes étaient aussi familières que la plupart des langues mortes, s'enfonçant dans les vocabulaires anglais, allemand, italien, espagnol, poursuivait, pour lui comme pour moi, l'expression rebelle, insaisissable et qu'il finissait toujours par créer si elle ne se trouvait point dans notre langue. »

Les sévères leçons de Baudelaire profitent à Cladel. Il adore la forme et se complaît dans la ciselure. Il a acquis toutes les ressources de notre langue, il sait les utiliser et, avec une dextérité de main prodigieuse, il se joue de toutes les difficultés du rythme. Nous disons du rythme, car sa phrase à la cadence de la poésie et la plénitude de l'alexandrin. Dix fois sur le métier Cladel remet une phrase, quatre ou cinq fois un manuscrit entier mais il réussit à traduire une pensée ou une sensation toujours forte par une expression aussi intense, aussi retentissante, aussi éclatante que possible. Nulle concession à la banalité il faut ajouter nul souci du public. Certes, son effort est acharné, qu'il ne dissimule point, qu'il proclame, au contraire, en maintes de ses préfaces. C'est ainsi que, dans une nouvelle édition des *Va-nu-pieds* parue en octobre 1880, il écrit ces mots :

« Voici tantôt dix ans que ces *Va-nu-pieds* courent. Aujourd'hui, comme en 1873, époque à laquelle elle fut écrite, on se déclare amateur du beau, partisan du vrai. La nature unie à l'art, et du style en tant et pour tout telle fut, telle est, telle sera notre règle. Et voilà pourquoi, selon la méthode qu'un précepteur fort sévère nous légua, nous nous sommes appliqué de notre mieux à corriger ce livre de combat tant au fond que dans la forme. On y retrouvera donc la même vie, autant d'âpreté, mais on n'y rencontrera plus, nous l'espérons, ce monceau de scories qu'entraîne après soi la

fonte de chaque page de prose et qui, viciant sinon la totalité, du moins la plupart des œuvres contemporaines, leur barrent l'avenir. »

La critique a pu relever chez lui des recherches minutieuses, presque superstitieuses, des dispositions calculées de lettres et de sons, qui à nombre de lecteurs peuvent paraître puériles, mais qui, chez les plus grands, ont été souvent le témoignage de la passion tourmentée du pur artiste pour son instrument. Cladel s'est ainsi formé un vocabulaire à lui, savant sans doute, peut-être un peu rébarbatif pour des lecteurs habitués à la prose incorrecte et facile de Georges Ohnet, mais riche, sonore et coloré. «Ce fut un ouvrier exemplaire -écrivit au lendemain de sa mort Anatole France- et il a fait sa journée.⁹»

VII

Il faut terminer. Comment mieux conclure qu'en citant Zola ? Au discours que l'auteur des Rougon-Macquart prononça sur la tombe de l'auteur du Bouscassié, nous empruntons ces lignes :

« Pendant les trente années de son dur et glorieux labeur, il est resté fidèle à la terre d'où il était sorti ; il a aimé les humbles et les souffrants qu'il avait coudoyés dans sa jeunesse. Ses héros préférés, ce sont les va-nu-pieds des champs et des villes, tous ceux que la vie sociale écrase ce sont aussi les simples, les grands et les tendres, dont chaque heure, dans la bataille de l'existence, est un héroïsme. Il les prenait parmi le peuple, il leur soufflait l'âme naïve et forte des foules, il les faisait à son image car, même sous l'usure de notre terrible Paris, il avait gardé la simplicité et une véritable grandeur.

Il était mon aîné à peine de quelques années. Je l'ai connu à l'époque de nos débuts, lorsqu'il venait de publier son premier livre, *les Martyrs ridicules*. Et si j'évoque le Cladel de cette époque déjà lointaine, je revois un jeune homme à la mise correcte, à la chevelure émondée et contenue. Je veux dire qu'il n'est point débarqué à Paris en paysan, du Danube, mais que plutôt la libre insouciance, la bonhomie rurale, l'y ont repris, à mesure qu'il y a vieilli. C'est là un phénomène typique et charmant, tout à son honneur.

Il ne faut pas oublier qu'il a eu des amitiés illustres. Il tutoyait Gambetta il aurait pu, comme tant d'autres, au lendemain de la conquête, réclamer sa part. Mais, en maladroit qui tenait surtout à ses convictions, il choisit justement pour se fâcher le jour où son tout-puissant ami fut le maître. Jamais il ne s'est mis du côté du manche jamais il n'a été là quand la douce pluie des récompenses et des sinécures commençait. Il demeurait d'une intransigeance farouche, sans concessions aucunes, ni politiques ni littéraires. Et c'est pourquoi, lorsque nous en avons vu tant d'autres mettre des pans à leurs vareuses et changer leurs foulards rouges en cravates blanches, lui, doucement, avec son fin sourire, retournait au chapeau de feutre et à la grosse houppelande, qu'il trouvait commodes et qui lui tenaient chaud. Cela est très beau, une existence entière donnée à un idéal, dans le désintéressement de tout le reste.

⁹ Le Temps, 24 juillet 1892

Cladel n'a voulu être et n'a été qu'un écrivain. Seulement, être un écrivain, pour lui, exigeait une somme d'efforts surhumains, demandait une vie de conscience et de travail acharné, car il s'était fait du style une idée de haute perfection, hérissée de telles difficultés à vaincre qu'il agonisait à la peine. J'ai connu chez Flaubert ce tourment de la belle prose, sonore, parfaite et définitive.

Ce qui les dévore, en ouvriers acharnés remettant sans cesse leurs phrases au feu de leur forge, c'est l'impérieux besoin de les forger si solides qu'elles vivent ensuite éternelles dans les siècles. Flaubert les voulait d'airain, toutes droites comme des tables de bronze, debout à jamais. Et leur récompense est là, à ces vaillants, dans la certitude qu'ils peuvent mourir, que leurs œuvres vivront. Le miracle de vie s'accomplit, ces livres résistent et grandissent de jour en jour, quand tant d'autres, acclamés à leur apparition, disparaissent rapidement dans la banalité même de leur succès. La solidité du style, la conscience, le désir de perfection, tout ce qui a rebuté d'abord, travaille à la conquête de l'immortalité.

Cladel a été le bon et génial ouvrier qui, la journée finie, peut se reposer en paix dans la tombe, satisfait et fier de son labeur. Il a laissé l'œuvre qui survit, l'œuvre vivante qui gagne en force à chaque lever nouveau du soleil. Elle fait partie désormais de l'éternelle nature elle portera des fleurs aux printemps sans fin qui se succéderont.

A l'éloquent et émouvant témoignage d'un tel Maître nous n'ajouterons rien. Léon Cladel était digne d'être glorifié par Zola.

Alexandre Zévaès.